(2

DES PASSIONS

SUIVANT LES AGES,

ET DE LEURS EFFETS

SOUS LE POINT DE VUE MÉDICAL,

Discours lu à la séance publique de la Société académique de Médecine de Marseille, le premier août 1819;

Par M. Pierre-Martin ROUX, Docteur en Médecine et Chirurgien-Accoucheur, Archiviste de la Société, Ex-Chirurgien-Major et Aide-Major des Croates et des Armées françaises, etc., etc.

Heureux l'homme qui peut maîtriser ses passions !

MARSEILLE,
De l'imprimerie de Joseph-François Achard, boulevart du Musée.

1819.

DES PASSIONS

SUIVANT LES AGES,

ET DE LEURS EFFETS

SOUS LE POINT DE VUE MÉDICAL.

MESSIEURS,

DÈS les tems les plus reculés, on a observé que les passions peuvent intervertir ou rétablir la santé. Cependant je ne connais pas de traité *ex professo* où elles soient considérées, d'une manière satisfaisante, dans leurs rapports avec la médecine. Seulement, sont-elles devenues le sujet de quelques mémoires ou dissertations, et en est-il légèrement fait mention dans la plupart des bons ouvrages des médecins anciens et modernes. Il est vrai que pour approfondir une matière si relevée, il se présente beaucoup d'obstacles à vaincre et que même il en est d'insurmontables. Mais, quelque faible et quelque borné que soit l'esprit humain, relativement aux différens états de l'âme, il ne faut pas qu'il se décourage, qu'il

se mette peu en peine d'acquérir des notions vraies ou fausses sur l'homme moral, dont l'étude rapproche le médecin de la divinité. D'ailleurs, plus une science est remplie de difficultés, plus on doit, ce me semble, chercher à les applanir. Ce motif m'engage, Messieurs, ayant à vous entretenir aujourd'hui, à représenter combien la connaissance des passions est difficile, et à faire sentir par là le besoin de la cultiver. Je tâcherai d'atteindre ce but, en vous parlant des passions dont le caractère, dans chaque âge, leur est particulier, et en disant quelques mots de leur influence sur la production de divers genres de mort, la production des maladies et le rétablissement de la santé.

Pleinement convaincu de mon insuffisance pour entrer dans de longs détails, quand surtout un discours académique doit être raisonnablement circonscrit, j'aurai soin de m'en tenir autant que possible à des considérations générales, considérations qui auront bien moins la théorie pour base que l'observation dégagée de toute hypothèse.

L'enfant, à l'époque de la naissance, est vivement excité par les objets qui l'entourent. L'air, la lumière, ce qui est en contact avec sa surface cutanée, lui font éprouver des sensations dou-

loureuses qu'il exprime d'une manière mécanique par ses gémissemens et ses cris. Il paraît (1) que les sensations de l'âme ne commencent à se manifester qu'au bout de quarante jours, car, l'enfant commence dès lors à rire et à pleurer, et le rire, les larmes sont des produits de deux sensations intérieures qui, toutes deux, dépendent de l'action du principe vital.

Quoique l'enfant soit particulièrement sensible aux altérations physiques, il n'en faut pas conclure que les passions sont presque nulles chez lui. Il aime les friandises, les caresses, les louanges; et la colère, la tristesse, la crainte ne sont pas les seules affections de l'âme auxquelles il est en butte : la jalousie le tourmente assez souvent, lui occasione quelquefois le marasme et la mort. Observons pourtant que ses émotions sont d'autant plus bornées que le corps débile, dans le premier âge, lui imprime des sensations faibles et légères.

Passionné pour le jeu, extrêmement dissipé, surtout de la première à la seconde année climatérique, l'enfant n'est pas moins désireux de s'instruire, de concevoir ce qui frappe les sens.

---

(1) Buffon, Histoire naturelle de l'homme.

Mais il est impatient, il se dépite. La seconde enfance est le tems où l'on voit sensiblement éclore les passions et les facultés de l'âme. Que d'efforts ne réunissent pas, à cet âge, les écoliers qui ambitionnent le prix de leurs classes? Ils ne boivent, ne mangent, ni ne dorment, s'appliquent d'une manière incroyable pour le remporter et conserver la supériorité. Aussi en est-il de bien instruits. On a vu d'ailleurs des enfans grands-hommes par prodige : Boerrhave savait à onze ans du grec, du latin, de la littérature et même de la géométrie ; Grotius Hugues faisait, dès l'âge de huit ans, des vers latins qu'un vieux poëte n'aurait pas désavoué ; Avicenne, célèbre médecin arabe, savait à dix ans tout l'alcoran par cœur ; Charles Patin, médecin français, était à-peine âgé de quatorze ans qu'il soutint sur toute la philosophie des thèses grecques et latines auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, plusieurs grands-seigneurs et le nonce du pape.

Mais c'est spécialement à la puberté, au début de l'adolescence, c'est lorsque l'organisation physique subit des mutations très-remarquables et marche à grands pas vers le terme de sa perfection, que l'âme développe toutes ses facultés, qu'elle étend sa sphère et reçoit des

impressions plus vives et plus variées. La nature, qui n'avait pas encore assez distingué les deux sexes, déploie, à cette époque, leurs traits particuliers et caractéristiques. Elle établit entre l'homme et la femme des différences physiques qui semblent les éloigner l'un de l'autre, tandis qu'elle les rapproche bientôt en faisant naître dans l'âme de chacun d'eux le désir réciproque de se plaire, de vivre ensemble et de se rendre des services mutuels. On conçoit que ce désir est de la dernière importance pour l'accomplissement du grand œuvre de la reproduction, lors notamment qu'il ne dépasse pas les bornes de la modération et de la rectitude de mœurs. Malheureusement, le tumulte des passions est singulièrement provoqué, dans l'adolescence par les mouvemens bouillans du torrent circulatoire. A cet âge, l'amour est de toutes les émotions de l'âme la plus ardente, et comme toutes, il n'est ni solide, ni constant ; à cet âge, et à la moindre occasion, l'homme est promptement enflammé de colère et se laisse brusquement emporter au dépit ; il se fâche terriblement surtout, lorsqu'on cherche à lui ravir l'honneur ou lui faire un outrage. Fort et vigoureux, il aime les combats ; passionné pour la prééminence, il ne néglige rien pour l'obtenir, et

la victoire étant, selon lui, la chose la plus digne d'envie, il l'achète au prix de mille actions que caractèrise souvent l'héroïsme. Dans ces actions, comme dans toutes, il montre plus de naïveté que d'artifice, vu qu'il n'est pas rusé et n'a point encore assez éprouvé les malices du monde. Aussi se laisse-t-il facilement duper, étant d'ailleurs crédule et plein d'espérance. Il porte ses vues bien loin dans l'avenir, regarde comme devant être de longue durée le tems qu'il lui reste à vivre ici-bas, et ne compte pour rien le passé. L'espérance en donnant la fermeté, la colère en dissipant la crainte, le font valeureux et hardi. L'amour-propre dont il est rempli, la haute idée qu'il a de son courage, l'ignorance dans laquelle il est encore des misères qui abattent la fortune et la constance des humains, le rendent magnanime et généreux ; il sacrifie l'intérêt pécuniaire à celui de l'honneur ; et il est excessif, immodéré dans ses mouvemens : ou il aime furieusement, ou sa haine est extrême. Tout bien considéré, son caractère outré vient de la présomption qu'il a de se croire parfait, présomption qui lui fait soutenir avec opiniâtreté ses propositions, lors-même qu'elles sont erronées. Le jeune homme a cela de bon qu'il est fort secourable. Son âme compâtit aux

malheurs d'autrui ; il s'en afflige même, s'abandonne d'ailleurs quelquefois à la tristesse ; mais ce n'est que jusques à un certain point. Car, Messieurs, l'adolescence est le règne de la gaîté ; on ne rit jamais tant qu'à cet âge ; le tableau mobile de la face exprime à tout moment les affections qui naissent de la joie, et l'on en juge aussi par les mouvemens du corps dans la danse, le saut et les autres exercices qui sont en quelque sorte violens ou voluptueux.

L'âge viril, le tems où l'âme a acquis toute son étendue, est le tems où elle commence à jouir d'elle-même, dans le calme de ses émotions. Si tout d'abord cet âge se ressent extrêmement, pour ainsi parler, de l'effervescence morale de la jeunesse, il est vrai d'énoncer que les passions se ralentissent insensiblement, et que leur feu est d'ordinaire tempéré, lorsque la virilité a atteint son degré de consistance. L'homme recherche à cette époque ce qui intéresse sa vanité et son ambition : il brigue les richesses, les distinctions, les honneurs, les places, les dignités. L'homme, qui cultive alors le champ de la fortune et de la gloire, peut en retirer de grands profits ; l'homme, qui accomplit alors le vœu de la nature, est en état d'en goûter les douceurs. C'est à la modération dont il est doué

que sont dûs ces précieux avantages ; c'est elle qui dirige le plus souvent ses désirs et ses actions ; c'est par elle qu'il joint la prudence à la valeur et la célérité de l'exécution à la sagesse du conseil. Enfin les passions des adultes ne comportent pas ce qu'il y a d'excessif dans celles de l'adolescence et de la vieillesse ; s'ils désirent des richesses, ils ne sont ni avares, ni prodigues ; s'ils sont courageux, ils n'ont ni trop d'audace, ni trop de timidité. Bref, ils savent en tout garder un juste milieu ; et tel est le sentiment d'Aristote (1) quand il observe que tout ce qui pêche dans la jeunesse et la vieillesse, soit par défaut, soit par excès, se corrige le plus souvent dans l'âge mûr et est ramené à une certaine médiocrité toujours estimable.

Dans la vieillesse, la gaîté, la saillie font place au sérieux. On ne voit dans l'avenir que tristesse, affliction, abandon. On est de mauvaise humeur, on se plaint sans cesse, on veut dominer.

L'homme a acquis dans les autres âges assez d'expérience pour être incrédule, soupçonneux, dans celui-ci, c'est-à-dire qu'ayant souvent rencontré l'occasion d'éprouver les injustices de ses

---

(1) Rhétor., liv. 1, chap. 14.

semblables, il ne se fie plus à eux; il interprète tout en mauvaise part; ce qui fait qu'il n'aime pas avec ardeur, qu'il ne s'attache point d'une manière solide et constante. La haine est dans son cœur sans activité; la colère est un feu qui s'allume promptement, mais qui s'éteint de même. En un mot, toutes les passions du vieillard sont presque refroidies, excepté celles des richesses et de l'amour de la vie. Il tient fort à ce qu'il possède et accumule avec affection les moyens qui touchent son bien-être personnel, se gardant d'exposer au hasard son honneur et ses biens, et surtout ayant soin de conserver strictement ces derniers. Il est donc avare, il est donc animé par la soif de l'or. Malheureusement, il se soucie peu que cette soif détruise dans l'âme tout ce qui y était bon, dès que préférant le lucre à l'honneur, il est naturellement insensible à la honte, et compte pour rien les opinions du monde. Tel est pourtant l'avare, qu'il vendrait ses enfans pour des richesses et que ses proches cesseraient de vivre avant qu'il ouvrit son coffre-fort pour les secourir. Quoique les actions du vieillard soient dirigées par une prévoyance excessive qui naît de l'amour qu'il porte à sa personne, l'espérance de l'avenir ne l'occupe point, sans doute parce qu'il n'a

plus guère à vivre. La seule consolation de son âme consiste dans la mémoire du passé. Il rend compte volontiers de ce qu'il a vu ou fait autrefois, devient nécessairement grand parleur et celui-là sait gagner son esprit qui ne le contrarie jamais, qui loue avec lui le tems jadis et qui prête constamment une oreille attentive à ses discours. Car, quelle joie pour un vieillard qui raconte, de se voir écouté !

Les passions dominantes de l'extrême vieillesse sont l'amour de la flatterie, celui des égards et des douceurs. Enfin, on n'est plus sensible qu'à la louange, et on désire d'autant plus de vivre qu'on se rapproche de sa fin.

Les passions que je viens de signaler comme particulières aux quatre âges ne sont point exclusivement applicables à tous les individus. Je me suis attaché à développer les nuances qu'elles présentent lorsqu'on les étudie d'une manière générale, et ces nuances, Messieurs, j'aurais pu les rendre sensibles à l'aide de l'exemple, sans la crainte de fatiguer par la prolixité les personnes qui veulent bien m'entendre. Voici pourtant quelques observations tendant à justifier que notre exposé sur les divers mouvemens de l'âme n'est pas sans exception. Si le tableau des passions de l'adolescence prouve que le dé-

faut d'expérience rend le jeune homme léger, l'histoire nous apprend que Gordien le jeune, proclamé empereur à l'âge de 16 ans, eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. L'ambition ne s'observe ordinairement que dans l'âge adulte, et il est bien connu qu'Alexandre le grand gémissait dans sa jeunesse des victoires de son père. L'âge viril est celui de la modération, et il est des hommes qui ont alors des passions véhémentes : l'âme d'Olivier Cromwel fut tout le tems de la virilité dans une agitation excessive et continuelle. Enfin, tous les vieillards ne bornent pas leurs désirs à la conservation de leur existence et à l'accumulation des biens. On en a vu qui, comme les jeunes gens, étaient passionnés pour la prééminence : Simonides, de Céos, lutta pour le prix des vers à l'âge de 80 ans, et eut la gloire de le remporter. On en a vu qui jouissaient de plusieurs apanages de la virilité : Anacréon, sur les bords du tombeau, badinait encore avec les grâces. Une joie innocente et pure, dit Alibert, rechauffait les glaces de son âge, et couronnait de roses ses cheveux blancs. Qui le croirait, on a vu aussi des femmes, qui, parvenues à une vieillesse très-avancée, n'étaient pas éloignées de la coquetterie : la belle octogénaire Ninon de

l'Enclos possédait encore l'art d'exciter des passions ; et s'il faut en croire plusieurs historiens, une femme nommée Acco devint folle dans sa vieillesse, parce que son miroir lui dit trop clairement qu'elle avait moins de beauté que dans son jeune tems, etc.

Ces exceptions font assez pressentir qu'on ne sera jamais capable d'éclaircir entièrement les détails attachés aux sources de la diversité des passions et de leur mélange, et cela se conçoit mieux encore si l'on remarque que les modifications dont les mouvemens de l'âme sont susceptibles ne dérivent pas uniquement des révolutions des âges ; qu'elles sont encore dûes à la constitution originelle du corps, à la variété des sexes, des climats, des saisons, des conditions, aux coutumes des différens peuples, à leurs préjugés, à leur régime de vie, à bien d'autres causes qu'on ne saurait assigner. Mais supposé qu'on parvint un jour à signaler les caractères qui établissent positivement la différence des passions, il nous serait encore très-difficile pour ne pas dire impossible, de nous rendre parfaitement raison de leurs effets sur l'organisme général. Il suffit pour se convaincre de cette vérité de parcourir rapidement les effets de quelques passions, et de consulter pour cela l'expé-

rience, qui, outre qu'elle démontre supérieurement ces effets, doit toujours conduire le médecin dans les obligations de son ministère, dès qu'elle fut le guide le plus fidelle du vieillard, dont les brillantes lumières éclairèrent si bien l'art médical.

La joie, émotion agréable et subite, devient funeste, lorsque sa violence se manifeste dans certains cas : Sophocle est mort du plaisir d'être couronné à 85 ans pour une tragédie ; Diagoras expira de joie en voyant ses fils revenir vainqueurs des jeux olympiques. Chilon de Lacédémone, Philippides, Denys le tyran, périrent d'un excès de joie. Deux dames romaines périrent sur le champ en revoyant leur fils qu'elles croyaient avoir été tués à la bataille de Cannes. Le pape Léon X mourut subitement du plaisir d'apprendre que les Français venaient d'être expulsés de Milan. La nièce de Leibnitz eut le même sort en voyant ouvrir les coffres de son oncle qui étaient remplis d'or. Il est des cas où la joie se borne à la production des maladies : ainsi, causa-t-elle du délire durant plusieurs jours à la mère de Thamas Kouli-kan (1), ayant appris

(1) Gaubii Sermon. act., pag. 36.

que son fils avait battu les rebelles ; ainsi, donna-t-elle, suivant Tissot (1), à une femme presque septuagénaire, un tremblement dans le cœur et dans l'artère, tel qu'on ne pouvait en compter les pulsations. Mais, ce qui est satisfaisant, c'est que la joie peut rétablir la santé : on voit dans Van-Swieten (2) qu'un homme condamné à la peine capitale, éprouva une joie si vive, en recevant sa grâce, qu'il fut aussitôt débarrassé de la goutte qui le tourmentait depuis long-tems. Le philosophe Gassendi cite un guerrier qui, devenu paralytique et ayant perdu l'usage de la parole, reçut une nouvelle qui lui causa tant de joie, qu'il s'écria subitement : ô que cela est heureux ! et se trouva guéri dès ce moment. M. Charpentier (3) raconte qu'une joie inattendue procura la santé à un mélancolique pour qui on avait en vain employé plusieurs moyens médicamenteux.

Comme la joie, le rire est mortifère : Lindenius (4) parle d'un homme qu'une comédie fit mourir à force de rire. Kloeckof (5)

---

(1) Mal. des nerfs, part. 1, pag. 329.
(2) Vol. X, pag. 305.
(3) De l'infl. des passions sur la prod. des malad.
(4) Instit. de médec. de Boerrhave, tom. 5, pag. 408.
(5) De morbis animi, pag. 52.

a vu le rire convulsif, déterminé par le chatouillement, suivi de convulsions mortelles. Oxenstiern rapporte que Marguttus rendit l'âme à force de rire, en voyant son singe mettre ses bottes. Zeuxis, peintre grec, ayant représenté une vieille avec un air fort ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut. Le philosophe Chrysippe est mort de rire en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent. Il est aussi à considérer que, comme la joie, le rire est morbifique : Guitard (1) prétend que cette passion donna lieu à une hémorrhagie nazale, et une autre fois à une hémoptysie qui dégénéra en une affection grave du poumon. De deux amis, l'un n'ayant jamais vu de hibou, en considérait un très-attentivement, l'autre croyant trouver de la ressemblance entre les yeux de son ami et ceux de l'oiseau, se prit à rire d'une telle force qu'il fut un instant privé de la respiration, et, durant plusieurs jours, ressentit une vive douleur vers la région épigastrique. Enfin, comme la joie le rire est salutaire : une demoiselle (2) fut arrachée des portes du tombeau par un excès de

---

(1) Des passions considér. dans leurs rap. avec la médec.

(2) Poët. com., Théât. de Voltaire.

cette passion. Au rapport de Pechlin (1) un jeune homme blessé à la poitrine et abandonné par les médecins, était veillé par des jeunes gens ; le plus jeune s'endort au pied du lit, et ses camarades lui noircissent la figure. Le mourant ayant ouvert les yeux fut si frappé de cette plaisanterie qu'il se mit à rire, et il s'opéra aussitôt un heureux événement qui amena la santé. Le même auteur parle d'une femme en couche, en danger de mort, qui accoucha le plus heureusement par l'effet d'un rire excessif.

Que dirai-je de l'amour ? Cette passion rarement pernicieuse dans l'âge de la modération, n'expose que trop souvent la plupart des pubères et des jeunes gens à voir le soleil de leur existence physiologique décliner à son aurore. Séduits par le premier attrait de la volupté, ils se livrent entièrement à leur imagination qui grossit les objets telle qu'un microscope, et s'égare au milieu de certaines illusions dont on ne saurait trop redouter les sinistres effets. On a souvent cité ce jeune homme, qui, épris d'amour pour l'aimable demoiselle Gaussin, vint un jour expirer à ses pieds de plaisir et de fu-

(1) Liv. 3, observ. 28.

reur. Un soldat malade (1) à l'hôpital de Metz, pour s'être rendu amoureux d'une actrice, fut si transporté à sa vue, qu'il lui saisit une main, y porta ses lèvres avec émotion, et expira sur le champ. Une demoiselle de Siennes périt de douleur peu d'heures après le départ pour la guerre du comte Curiale, son amant. Une jeune personne (2) expira sur le sein de son amant, en recevant ses derniers adieux, forcée par ses parens d'accepter pour époux un autre que celui qu'elle aimait. Parmi le grand nombre de maladies diverses qui émanent de l'amour, il en est beaucoup que je crois devoir passer sous silence, notamment ces affections si communes qui souillent l'âme, énervent le corps, contribuent fortement à affaiblir la nature et à priver ainsi la postérité de la vigueur qu'elle pourrait avoir. Contentons-nous des exemples suivans : Aristote fut atteint de la mélancolie amoureuse, au point d'offrir de l'encens à sa femme comme à une divinité. Le Tasse demeura quinze ans érotomane pour n'avoir pas pu épouser une princesse qu'il aimait. Cornax (3)

---

(1) Anecdotes de médecine.
(2) Gazette de Leipsik, juillet 1806.
(3) Liv. I, Consult. med., cap. 3.

nous apprend que l'amour fit tant d'impression sur un jeune homme, qui était assis auprès d'une jeune veuve aimable, que le sang lui sortit tout-à-coup avec impétuosité d'une des veines du front. Que l'homme serait à plaindre si l'amour, qui joue un très-grand rôle dans son cœur, ne se signalait constamment que par de mauvais effets ! Heureusement cette passion et la plupart de nos émotions ressemblent à ces poisons, qui, dirigés par une main habile, deviennent des remèdes qui triomphent d'une manière héroïque de certaines maladies rebelles aux autres agens de la thérapeutique. Tulpius (1) ayant épuisé en vain tous les remèdes physiques, guérit, par l'amour, un jeune homme que cette passion avait rendu cataleptique. Hecquet (2) rapporte que M. Falconnet père rendit aussi, par ce moyen, la santé à une demoiselle qui était prête à succomber. On voit dans Cullen (3) l'exemple d'une fièvre intermittente guérie par l'amour; et tous les médecins savent qu'à l'aide de cette passion, Erasistrate rétablit la santé d'Antiochus qui était voué à une mort certaine.

---

(1) Obs. med., 22.

(2) Med. theolog.

(3) Elém. de méd. prat., Cull., 77, trad. de Bosq.

On s'accorde assez généralement à regarder la colère comme la plus commune de toutes les passions. Et les Frédéric Hoffmann (1), les lord Bacon, ne sont pas les seuls qui soutiennent qu'elle est de toutes la moins pernicieuse. N'allons pas toutefois nous imaginer que ses effets ne sont point redoutables : elle conduisit au tombeau l'empereur Nerva, et Valentinien, dans un accès de cette passion, fut atteint de la rupture d'un vaisseau sanguin dont il périt. Boris Godnow, czar de Russie, est mort d'une hémoptisie, après s'être furieusement emporté contre Sigismond, roi de Pologne. Suivant Sennert (2) une femme de 62 ans eut tout le tube digestif phlogosé et mourut par l'effet de la colère. Un soldat mourut subitement de cette passion (3), n'ayant pu rendre les coups de bâton que son supérieur venait de lui donner. Un jeune homme (4) s'étant mordu le doigt, dans un accès de colère, eut le lendemain tous les symptômes de la rage, et en mourut. J'ai déjà observé plusieurs cas d'apoplexies mortelles,

---

(1) Méd. raison. Hoffm.

(2) Guitard, ouv. cité.

(3) Tissot, Mal. des nerfs, tom. 2, pag. 356.

(4) Sauvages, Dissert. sur la rage, pag. 4.

survenues après le repas, par l'effet subit de violens transports de colère. L'influence de cette passion est encore marquée par des troubles qui moins considérables ne font naître que des maladies : au rapport de Valère-Maxime, une athénienne se fâchant perdit absolument la parole. Un instituteur (1) devint hydrophobe un quart d'heure environ après un violent accès de colère. Boerrhave raconte (2) qu'une nourrice ayant fait teter son nourrisson, tandis qu'elle s'emportait, l'enfant eut aussitôt une attaque d'épileptie. Fallope (3) cite une femme qui ne se fâchait jamais qu'il ne lui vint une érysipèle à la face. Et Fabrice de Hilden (4) cite un homme à qui la colère donnait toujours une fièvre éphémère ou une fièvre tierce. Tissot (5) a connu une femme qui avorta quatre fois dans deux ans, entre le troisième et le cinquième mois de sa grossesse, après des emportemens de colère. Une chose dont il faut bien se pénétrer, c'est que cette passion, excitée à-propos, devient souvent

---

(1) Pouteau, Essai sur la rage, pag. 7.
(2) Charpentier, ouv. cité, pag. 94, lig. 8.
(3) Opera omnia, fol. 1584, pag. 761.
(4) Cent. 5, obs. 75.
(5) Ouv. cité, tom. 2, pag. 356.

un excellent moyen curatif ; Hippocrate, et après lui nombre d'auteurs, la préconisèrent dans plusieurs maladies. Ettmuler, qui fit une dissertation sur la colère, raconte qu'elle donna la santé à une femme qui était affectée d'une fièvre tierce opiniâtre. Horstius (1) cite le cas d'un homme, retenu au lit par une paralysie de trois ans, qui, étant entré en fureur, à la présence des ennemis, sauta à bas et courut sur eux avec ses concitoyens. Valériola (2) parle d'une paralysie invétérée et d'un hocquet des plus fâcheux, guéri par un accès de colère. Les actes de Copenhague font mention d'un muet que cette passion fit parler. Un médecin (3), en Turquie, utilisa la colère avec succès auprès de la femme du calife Alraschid, laquelle avait un bras paralysé que rien n'avait pu guérir. En présence de la cour du calife, il feignit de vouloir lui relever le bas de sa robe ; la dame indignée se servit du bras malade pour le repousser et fut guérie.

Il est bon d'observer que les passions dont nous venons de parler produisent la mort ou

---

(1) Horst., epist. 10, lib. 3.
(2) Lib. 2, obs. 4.
(3) Hecq., Med. theol. Notes du traducteur.

des maladies, et donnent la santé, en excitant nos organes et leurs fonctions. Voyons si parmi les passions débilitantes, c'est-à-dire, celles qui détruisent le ton et la vigueur des parties motrices et nerveuses, voyons s'il en est dont les effets soient mortifères, morbifiques et salutaires. La tristesse et le chagrin occupent le premier rang. Adrastus (1) ayant appris que son fils était mort, mourut lui-même subitement de tristesse. Edouard, roi d'Angleterre, eut le même sort. Archelaüs, roi de Cappadoce, mourut à Rome, du chagrin de se voir emprisonné par ordre de Tibère. Julia, fille de César et femme de Pompée, périt de chagrin. Isocrate, célèbre orateur d'Athênes, expira de chagrin quatre jours après qu'on lui eut annoncé la perte de la bataille de Chéronnée. Le philosophe Ménédème périt de même, lorsque Antigonus se fut emparé d'Erithrée son pays. L'historien Corio Bernardin, de Milan, est mort de tristesse ayant vu sa patrie tomber au pouvoir des Français. Une jeune dame très-sensible, douée des plus belles vertus, ayant été maltraitée par son père et sa mère, par celle-ci surtout, fut

---

(1) Milius, lib. 3, pag. 350, Basilicæ medicæ.

mélancolique et valétudinaire pendant dix mois, et ayant reçu accidentellement un coup vers la région du foie, eut une maladie grave de ce viscère, que la tristesse ne fit qu'aggraver et qui se termina par la mort, après quatre mois de souffrance. La tristesse et le chagrin n'étant énergiques que jusques à un certain point, produisent seulement des maladies : Camérarius vit un homme à qui la mort de son fils causa un si violent chagrin qu'il devint successivement paralytique de tous ses membres. Robert Bayle (1) parle d'une femme qui eut la même maladie pour avoir vu noyer son fils. Tissot (2) dit qu'une servante très-robuste tomba dans un assoupissement si fort, après des inquiétudes, que pendant trente heures rien ne put l'éveiller. Bonnet (3) cite une demoiselle que le chagrin faisait tomber dans des syncopes effrayantes, qui duraient quelquefois demi-heure. On voit dans Dionis (4) qu'un soldat eut tant de chagrin d'être entré au service

---

(1) De efficac. anim. pathemat.

(2) Ouv. cité.

(3) Sepulcret. anatom., lib. III, sect. XXIII, obs. IX.

(4) Trait. de la mort sub. et de la catal.

militaire qu'il tomba en catalepsie. Quoique je ne connaisse pas d'observations qui constatent les effets salutaires de la tristesse et du chagrin je crois cependant que ces passions sont susceptibles d'efficacité. Il me semble en effet que les riches, par exemple, dont les jours s'écoulent à l'abri des soucis, étant attaqués de vapeurs et de maux de nerfs, pourraient être délivrés de leurs affections par la tristesse ou le chagrin qu'occasionerait un grand procès. Mais je m'aperçois que j'oublie la promesse que je fis d'éluder les hypothèses. Je reprends donc tout de suite le fil de l'expérience, et je passe aux effets de la crainte et de ses degrés. Thucydide nous apprend, dans son traité de la peste qui régna dans l'Attique, durant la guerre du Péloponèse, que la crainte amenait une mort prompte chez ceux qui étaient affligés de ce terrible fléau. Hérenne, de Sicile, étant conduit prisonnier pour avoir été de la conspiration de Caïus Graccus, étonné du jugement futur, et saisi de peur, tomba roide mort à l'entrée de la prison. Félix Platérus (1) parle d'une femme, qui, étant à laver sous un pont, à l'approche de la nuit, et se

(1) Lib. I, pag. 90.

trouvant seule, crut voir une lueur sortir de la voûte et le torrent augmenter, etc., ce qui l'effraya tellement qu'elle devint malade et périt dans peu de jours. Au rapport de Zacutus (1), un enfant qui se baignait dans la mer fut si épouvanté d'un coup de canon que tira un vaisseau qui partait, qu'il mourut dans un quart d'heure d'une attaque d'épilepsie. Marcellus Donatus cite un enfant qui tomba mort, au milieu d'un champ, pour avoir vu de grand matin, le ciel étant encore obscur, deux personnes vêtues de noir à côté de lui. Kerckring rapporte l'histoire d'un homme à qui on avait annoncé sa fin pour un jour fixé; s'effrayant tous les jours davantage, il mourut enfin au jour fatal. Les exemples des maladies plus ou moins graves qui reconnaissent pour cause la crainte ou ses degrés, ne sont pas moins nombreux : on sait que Sancho Pansa dans Don Quichotte devenait pâle et éprouvait le relâchement des sphincters par l'effet de la crainte. L'orage (2) effraya un matelot au point qu'il eut une véritable sueur de sang au visage, qui revenait à mesure

---

(1) Praxis medic.

(2) Journ. encyclop., janv. 1776, pag. 155.

qu'on l'avait essuyée. Un homme (1), effrayé par la chute d'une galerie sur laquelle il était, devint si noir qu'il ressemblait à un maure. Un autre, au rapport de Morgagni (2), devint épileptique à la suite d'une grande frayeur; et la même passion, d'après de Haën (3), produisit un spasme très-fort du maxillaire inférieur. Nous apprenons encore par des observations que la crainte, la terreur furent bien des fois salutaires : Rolfincius parle d'un maniaque guéri par la frayeur qu'un homme masqué lui causa. On voit, dans les anecdotes de médecine, l'histoire d'un goutteux qui fut guéri par la peur, d'une singulière manière. Un de ses voisins, qui le détestait, voulant lui faire de la peine, se masque en nègre et va chez lui un soir qu'il le savait seul. Il l'emporte au milieu d'une cour, le jette sur le pavé, lui fait des grimaces sans dire mot. Le malade épouvanté se relève, s'enfuit bien vite et se trouve délivré de la goutte pour toujours. Au rapport d'Hérodote (4), le fils de Crésus, muet

---

(1) Tissot, ouv. cité.

(2) Epist. LXIV, art. 5.

(3) Ratio medendi.

(4) Hérodot., liv. 1.

de naissance, parla pour la première fois, lorsqu'à la prise de la ville de Sardes, un soldat allait tuer son père. A l'époque du bombardement de Lyon (1), on a vu un paralytique effrayé, se sauver dans une cave pour se mettre à l'abri du danger. Un goutteux (2) avait appliqué sur ses jambes des cataplasmes de navets, un animal grognant entre dans la chambre où il se trouvait et s'approche pour les manger. Le goutteux épouvanté se sauve bien vite et se trouve guéri. On montrait à Bordeaux (3) un lion d'une grandeur monstrueuse. Le bruit court qu'il s'est échappé. A cette nouvelle, un goutteux, qui entendait la messe dans une chaise à porteur, se lève brusquement, et courant, va monter sur un autel d'où il grimpe dans une niche.

Je finis par donner une idée des différens effets de la honte : Diodore le dialecticien est mort de cette passion n'ayant pu, étant dans son école et devant le public, retorquer un argument qu'on lui avait fait. J'ai vu, à la faculté de médecine de Montpellier, un aspirant

---

(1) Charpent., ouv. cité.
(2) Salmuth.
(3) Charpentier, ouv. cité.

au doctorat, qui fut si honteux de ne pouvoir répondre avec satisfaction au commencement de son second examen, qu'il tomba en syncope et ne put de long-tems reparaître en public, pour subir ses actes probatoires. Des personnes passionnées pour le crime d'Onan ont été corrigées de leur passion par l'effet de la honte, etc., etc.

Il serait long et même superflu de passer en revue plusieurs autres passions, telles que la jalousie, la haine, l'ambition, l'envie, l'avarice, etc. Il serait également superflu de chercher à expliquer physiologiquement les effets des passions. Nous en avons assez dit pour confirmer la diversité qui règne parmi ces effets, en faisant remarquer qu'ils sont diamétralement opposés dans telle ou telle occasion. Nous avons vu que les passions elles-mêmes sont si variées, suivant une foule de circonstances, qu'il n'est pas possible d'en faire exactement la description générale. Elles présentent donc bien de difficultés. Sous ce rapport, Messieurs, elles méritent de fixer constamment notre attention. Et d'ailleurs, ne sont-elles pas évidemment plus que toute autre chose, nuisibles à la santé? D'un autre côté, ne se trouvent-elles pas placées aux rangs des moyens thérapeutiques les

plus avantageux ? Pénétré de ces considérations, je suis d'avis que les médecins en général soient un peu moins mécaniciens ; qu'ils ne négligent jamais l'étude de l'homme moral, qu'ils s'appliquent à approfondir, autant que possible, la manière dont se comporte la plus belle partie de nous-mêmes, qu'ils en fassent l'objet de leurs principales méditations et en publient le résultat. Ce discours ne s'adresse point aux ministres de santé, qui, comme vous, Messieurs, avides de connaître les phénomènes de la nature, ne la perdent jamais de vue et ne laissent rien échapper de ce qui peut en faire découvrir les secrets.

FIN.